



Identité

James Costa

DANS **LANGAGE ET SOCIÉTÉ 2021/HS1 Hors série**, PAGES 165 À 169
ÉDITIONS **ÉDITIONS DE LA MAISON DES SCIENCES DE L'HOMME**

ISSN 0181-4095

ISBN 9782735128273

DOI 10.3917/lsh.s01.0166

Date de mise en ligne : 23/09/2021

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-langage-et-societe-2021-HS1-page-165?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Éditions de la Maison des sciences de l'homme.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

Identité

James Costa

Université Sorbonne Nouvelle

james.costa@sorbonne-nouvelle.fr

« Identité », comme représentation, est une notion du langage ordinaire, difficile à définir. Elle désigne à la fois des processus individuels, comme dans « l'identité au travail », et collectifs comme dans « l'identité corse » ou « l'identité sociale ». Freud ne parlait pas d'identité mais d'identification. En psychiatrie les « troubles dissociatifs de l'identité » font partie de la nosologie officielle. Dans les années 1950, le psychanalyste Erik Erikson développe un modèle de l'identité en psychologie du développement pour comprendre et traiter la « crise d'identité de l'adolescence ».

Depuis les années 1980, le terme « identité » est largement employé en sciences humaines et sociales, et revêt des sens multiples. Le sociologue Rogers Brubaker (2001) en souligne la polysémie, ce qui le rend problématique. Il distingue une conception forte d'une conception faible de cette notion :

— dans la conception forte du terme, l'identité serait quelque chose que tout groupe ou individu a, devrait avoir, ou recherche : « L'identité est quelque chose que les gens (et les groupes) peuvent avoir sans en être conscients. Dans cette perspective, l'identité est une chose à découvrir et au sujet de laquelle on peut se tromper » (Brubaker, 2001, p. 74). Cette conception implique une ressemblance forte entre les membres d'un groupe, et une distinction nette avec les non-membres ;

— dans la conception faible, qui selon Brubaker domine en sciences sociales et qui dérive des courants constructivistes, les identités sont intégralement construites, instables, fluides, fragmentées, multiples, constamment (re)négociées. C'est l'idée d'une similitude lâche qui unifie ces approches. Mais pour Brubaker, « les partisans d'une conception "douce" de l'"identité" nous livrent un terme si indéfiniment élastique qu'il en devient inapte à accomplir un travail analytique sérieux » (Brubaker, 2001, p. 74).

Les sociologues Martina Avanza et Gilles Laferté (2005), se basant sur une lecture de Brubaker, proposent trois notions dont l'usage permettrait de désambiguïser « identité » :

— identification : le terme implique un processus plutôt qu'un état. L'identification est une attribution catégorielle, une prescription externe à l'individu — une hétéro-catégorisation. Elle peut se rapporter à tout type de groupe : linguistique, national, religieux, etc. ;

— image sociale : ce terme renvoie à la mise en représentation des identifications, à « la production sociale des discours, de symboles figurants les groupes [...], une logique de la « publicité » — au sens de rendre public — voire de la politisation des groupes et des territoires » (Brubaker, 2001, p. 142) ;

— appartenance : ce terme recouvre la manière dont les acteurs sociaux s'auto-catégorisent et s'approprient les identifications et les images sociales véhiculées par les institutions auxquels ils appartiennent.

En sociolinguistique, ces trois notions sont mobilisées dans de nombreux travaux. Ainsi William Labov dans son étude sur l'île de Martha's Vineyard analyse le lien entre changement linguistique et appartenance à des groupes sociaux (il n'utilise néanmoins pas le terme « identité », encore peu répandu). Son étude aboutit à la corrélation entre l'usage d'une variable linguistique et certaines catégories professionnelles. Les anciennes familles de pêcheurs avaient ainsi tendance à accentuer des marques de l'accent insulaire en fonction de leur attitude, négative, face au développement croissant du tourisme. Dans cette lignée, de nombreux travaux en sociolinguistique variationniste continuent les travaux autour de la question de l'identité.

Dans la sociolinguistique dite « interactionnelle », depuis les travaux fondateurs de John J. Gumperz (1982), on s'intéresse à la manière dont les différents processus de catégorisation sont constitués dans les interactions, à travers notamment la présence d'indices de contextualisation (voir également Greco *et al.*, 2014). Ces indices permettent de mettre au

point des stratégies de reconnaissance entre personnes qui partagent (ou pas dans le cas des *miscommunications*) identifications et appartenances.

Dans la sociolinguistique des situations plurilingues ou des « situations linguistiques hétérogènes » (Le Page & Tabouret-Keller, 1985), l'identité est pensée comme un processus associé aux pratiques plurilingues elles-mêmes. Les auteurs montrent que dans la dynamique des interactions au Belize, les locuteurs réalisent par leurs actes linguistiques (de façon délibérée ou non), leur identification à un groupe, à une communauté : au moyen de l'utilisation de telle langue, tel créole, telle variété pidginisée ou créolisée, selon des patterns fluides. Dans une situation sociolinguistique moins complexe, Jacqueline Billiez (1985) inaugure une longue série de travaux en traitant la langue comme un marqueur d'identité. À l'aide d'une enquête parmi des jeunes grenoblois d'origine ibérique et algérienne, elle montre comment les langues d'origine qu'ils utilisent (ou des expressions, comme « wallah ») fonctionnent davantage comme des marqueurs d'identification et d'appartenance à une communauté que comme des outils de communication.

Enfin, Anne-Marie Thiesse (2002) a longuement analysé, d'un point de vue historique, comment les langues sont devenues des éléments essentiels de la formation de ce qu'elle appelle des « identités nationales » en Europe à partir du xviii^e siècle, à travers la production de symboles et de récits collectifs (il s'agit dans ces travaux principalement d'identification et d'image sociale).

En anthropologie linguistique, Susan Gal et Judith Irvine (1995) cherchent à comprendre comment des processus renvoyant à l'identité et la différence sont présents au sein même des pratiques langagières et permettent de rapprocher ou différencier pratiques langagières, langues et variétés. Elles proposent un modèle sémiotique pour saisir la manière dont la différence est constituée dans l'interaction et pour comprendre la formation des idéologies qui justifient et reproduisent le même et l'autre. La différenciation opèrerait par iconisation (sélection de traits sur la base d'une ressemblance), récursivité fractale, et gommage (*erasure*). Gal et Irvine montrent que des liens indexicaux entre une pratique et un groupe peuvent être rhématisés, c'est-à-dire construits comme iconiques (un trait utilisé par un groupe marginalisé devient un trait agressif, qui ressemble aux membres d'un groupe agressif — le /x/ en allemand dans un certain imaginaire français par exemple). La récursivité implique la projection d'une opposition, saillante à un niveau, sur un autre niveau (dans l'exemple du /x/, l'opposition entre langues où ce son existe et les autres est reproduite à l'intérieur de la catégorie des

langues à /x/, distinguant un /x/ doux d'un /x/ dur par exemple). Le gommage est un processus qui rend invisibles des personnes, des activités, ou des processus sociolinguistiques. Ce processus permet de faire passer certains groupes pour homogènes en gommant des différences (par exemple, le /x/ peut ne pas être présent dans certains secteurs du groupe, cette absence est gommée pour homogénéiser le groupe X). Cette approche permet de comprendre, au niveau interactionnel, comment des différences entre des locuteurs ou des groupes sont identifiées, interprétées ou ignorées.

Aujourd'hui, l'ensemble de ces traditions de recherche est mobilisé pour analyser les divers types de liens entre langue et identifications sociales, images sociales ou appartenances, que celles-ci soient nationales, ethniques, de genre, de race.

Références bibliographiques

- Avanza M. & Laferté G. (2005), « Dépasser la “construction des identités” ? Identification, image sociale, appartenance », *Genèses* 61 (4), p. 134-152. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/gen.061.0134>>.
- Billiez J. (1985), « La langue comme marqueur d'identité », *Revue européenne de migrations internationales* 1 (2), p. 95-105. En ligne : <<https://doi.org/10.3406/remi.1985.982>>.
- Brubaker R. (2001), « Au-delà de l'“identité” », *Actes de la recherche en sciences sociales* 139 (4), p. 66-85. En ligne : <<https://doi.org/10.3917/arss.139.0066>>.
- Gal S. & Irvine J. T. (1995), « The boundaries of languages and disciplines : how ideologies construct difference », *Social Research* 62 (4), p. 967-1001. En ligne : <<https://www.jstor.org/stable/40971131>>.
- Gumperz J. (dir.) (1982), *Language and Social Identity*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Labov W. ([1963] 1976), *Sociolinguistique*, Paris, Minuit.
- Le Page R. B. & Tabouret-Keller A. ([1985] 2006), *Acts of Identity. Creole-based Approaches to Language and Ethnicity*, Paris, E.M.E.

Thiesse A.-M. (2002), *La création des identités nationales. Europe XVIII^e-XIX^e siècle*, Paris, Seuil.

Renvois : Catégorisation ; Graphie ; Interaction ; Représentations.